

Monde avril 1935

Actualité de Don Quichotte Jean-Richard Bloch

Quand je suis revenu de la guerre le premier livre que j'ai ouvert a été le «Don Quichotte». Quand je suis rentré d'U.R.S.S, ma première lecture a été «Don Quichotte». Il n'y a rien eu de prémédité dans ces deux rencontres ; même je ne m'en suis aperçu qu'après coup.

Pourtant «Don Quichotte» n'est pas, entre tous les livres, celui où se porteraient d'emblée mes préférences. Lorsque je m'abandonne à la pente mes goûts, elle me conduit plus volontiers vers Dante, vers les tragiques grecs, l'Odyssée, Shakespeare, Whitman, Goethe, Balzac, Dickens ou Gogol.

Nonobstant cela, l'âpre jubilation, la dure et joyeuse frénésie qu'il y a dans Cervantès me ramènent toujours à lui. Que j'éprouve le besoin de voir clair en moi et de mieux comprendre mon temps, c'est vers lui qu'instinctivement je me tourne. Et l'expérience nous prouve que ce penchant, ce désir, ce recours se retrouvent chez des centaines et des milliers d'hommes par le monde. Chacun des grands tournants de nos existences, chacun des événements majeurs de l'époque où nous vivons nous obligent à une confrontation avec sa pensée, nous forcent à admettre la présence, en elle, d'un élément singulier.

« Don Quichotte » exercerait donc une sorte de juridiction intellectuelle, posséderait une vertu d'arbitrage, jouerait, dans la vie spirituelle de l'occident contemporain, le rôle d'une pierre de touche. Serrons cette idée de plus près.

Le roman est, pour la société capitaliste, son instrument de connaissance, sa méthode d'analyse et sa forme essentielle d'autocritique. Son origine coïncide avec celle du cartésianisme, du rationalisme, de la première concentration capitaliste : «La Princesse de Clèves ».

En Angleterre, il naît contemporain de la grande industrie : Richardson. Fielding. (Voir la thèse classique de Paul Mantoux sur les Origines, de la grande industrie en Angleterre au XVIIIe siècle.

Puis il repasse le Pas de Calais : Marivaux, Diderot, Choderlos de Laclos Le XIXe siècle bourgeois et individualiste trouve en lui sa véritable arme d'attaque et de défense, son microscope idéal. Balzac, Stendhal et leur filiation.

Il stagne la Scandinavie, la Russie. Aussitôt que celle-ci, atteinte par la contagion de l'individualisme occidental, s'engage dans le système capitaliste, le roman y fait son apparition comme il la fera en Italie des qu'elle sera unifiée, aux Etats-Unis, en Espagne, en Amérique du Sud, quand ils entreront dans le système.

(Seule, l'Allemagne, pour des raisons dont l'étude déborderait le cadre de ces notes, ne se dégage pas du moyen-âge, politiquement parlant ; la bourgeoisie reste un surgeon du féodalisme, n'arrive pas à former une classe indépendante et n'engendre jamais une «Intelligentsia» révolutionnaire ; la science elle-même en dépit de l'énorme développement qu'elle y prend, demeure servante d'une chevalerie impériale et militaire, elle ne crée un esprit révolutionnaire que chez un petit nombre de savants, en majorité juifs.)

Ce roman est par essence l'outil essentiel de découverte pour une civilisation à la fois individualiste et nationale. Il appartient en propre à la période qui a vu se morceler et l'idée médiévale de catholicité et les formes politiques qui exprimaient en Europe, l'idéal universaliste du Moyen Age (le Saint Empire par exemple). Les nationalités se séparent, l'individualisme national prend conscience de lui-même, parallèlement à l'individualisme de la personnalité humaine. L'impérialisme de la nation se double de l'impérialisme de l'individu.

Dès lors, pendant deux siècles, pendant toute la période ascendante du capitalisme, le roman donne une suite ininterrompue de chefs-d'œuvre.

Mais voici que notre société change. Le XIXe siècle prend fin en 1914. La civilisation capitaliste et la culture humaniste viennent se fracasser sur le butoir. La société capitaliste et son idéal social perdent leur primauté, sont mis en discussion, vidés de leur efficacité, contrebattus par une autre forme de société et un autre idéal social. Désormais l'expansion autonome de l'individu, la liberté sans frein de l'individu, l'impérialisme de l'individu — le napoléonisme, en un mot - cessent d'être reçus comme les formules et les méthodes types du monde moderne.

L'idéal créé et constitué par les grands intellectuels du XVIe siècle (Erasmus, Cervantès, Rabelais, Shakespeare), et qui avait formé alors une réaction nécessaire contre l'idéal agonisant du Moyen-âge, est frappé à son tour de stérilité après avoir produit ses effets pendant deux siècles.

A la lumière des leçons de la guerre, tout l'effort de la critique sociale tend maintenant à détruire l'Idéal national, son orgueil et ses ambitions, pour réintégrer la nation dans un nouvel universalisme. En même temps, l'individu est arraché aux tendances qui le poussent vers l'impérialisme solitaire, pour le réintégrer dans un nouveau système de valeurs universelles où l'intérêt public servira de correctif et d'équilibre à son expansion effrénée.

A une époque nouvelle correspondent des styles nouveaux dans les arts et des attitudes nouvelles de la pensée. En particulier le roman réaliste voit se dérober son objet même.

Sur ce point, nous pourrions multiplier les exemples et les preuves. Il n'y a jamais eu autant de romanciers de talent qu'aujourd'hui. Mais les meilleurs écrivains ne nous apprennent plus rien. A l'exception des soviétiques, tout ce que les romanciers nous disent, nous racontent et nous décrivent nous laissent une impression de déjà vu. Nous savions tout cela. Tout le talent du monde n'y peut rien. L'inventaire de la société individualiste est acheté. Ces épigones se présentent comme des prêtres très convaincus d'un culte mort. Leur apport dans la description se réduit à des touches de détail, souvent infimes. Leurs trouvailles, parfois exquises ou pathétiques, ne sont plus que de style, de langue, d'expression. L'élément découverte - fondement de l'Art et sa raison d'être - est absent. Nous ne nous enrichissons plus.

Perfectionné, mis au point par une série de grands artistes qui ont été de grands savants - ainsi de Fielding, de Balzac de Dostoïevski, de Proust -- le roman de mœurs a pris une spécificité qui le rend inséparable de la société et de l'individu pour lesquels et par lesquels il a été conçu. Nous avons beau braquer cet instrument de laboratoire sur le monde immense né de la guerre, il est hors d'état d'apercevoir et d'isoler autre chose que les vestiges et les formes mourantes de la vieille société. Dirigé sur le ciel étoilé, un microscope décèlera peut-être la poussière qui traverse son champ de visée mais ne soupçonnera ni la planète, ni la nébuleuse.

Or, ce n'est pas la première fois que l'humanité connaît des périodes de ce genre. La dernière qu'elle eut vécue fut celle qui s'inséra entre le Moyen Age finissant et le monde capitaliste naissant.

Dans les différents pays observés, ces crises ne sont pas contemporaines. Mais chacune d'elles, en chaque pays, a provoqué la naissance d'ouvrages très éloignés du roman de mœurs et qui présentent entre eux, malgré les distances de temps et d'espace des points de ressemblance remarquables.

Le passage du Moyen Age au monde moderne se marque en Espagne, en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, en Italie par des œuvres de grande ampleur, de caractère satirique de ton volontiers hermétique et allégorique. Telles «Don Quichotte» «Gargantua» et «Pantagruel», «Wilhem Meister», «I promessi Sposi» de Manzoni, «Les Ames mortes» de Gogol. Livres qui ne sont pas des peintures de mœurs, mais des sortes de prévisions lyriques, épiques et critiques, préfigurations spirituelles des forces à venir.

Dans l'âge de construction qui suit et accompagne une crise de destruction, l'écrivain de génie vesse d'être un descriptif, il devient l'annonciateur et le prophète du monde en gestation. Sur les ruines de la civilisation qui l'entoure, il lance des personnages purement imaginaires, mythologiques, héros chargés de hâter la disparition du passé et d'introduire violemment dans le présent les conceptions, les idées-forces du monde à venir. Le roman fait place au romancero.

Tel est le rôle éminent qu'assume «Wilhem Meister» dans la mise au tombeau de l'Empire féodal et dans la pronostication que Goethe fait d'une Allemagne future. Tel est le rôle du héros des «Ames Mortes », dans ce moment de choix qui coïncide avec l'ébranlement de la Russie médiévale et la création d'une Russie bureaucratique et révolutionnaire. Telle est la mission dont est chargé «Pantagruel», tel est le message de «Don Quichotte».

Ce message a un retentissement considérable. Ce n'est pas en vain que la curiosité et l'attention du monde entier se tournent vers un renouveau de vivacité vers un ouvrage où tout est pour nous leçon, symbole, correspondances, avertissement. Quichotte et Pança sont plus que jamais nos frères d'armes, nos frères de douleur, nos frères de rire. Les vieilles et faibles traductions de Florian et de Viardot¹, qui avaient suffi à nos pères pendant deux siècles, subitement nous dégoûtent. Nous voulons voir plus clair dans une œuvre chargée de mystère et de signification.

M. Paul Hazard vient de consacrer un volume entier à l'étude du texte et de ses versions successives. Et voici que sous coup les éditions de la Pléiade nous proposent une traduction de Jean Cassou, et l'«union latine d'Editions » une traduction de Francis de Miomandre.

Elles sont basées, l'une et l'autre, sur les travaux du conservateur de la Bibliothèque de Madrid Rodriguez Marin à qui l'on est redevable de mise au point définitive du texte de Cervantès. Ce qui fait pour nous la valeur incomparable de la seconde de ces deux éditions, ce n'est pas seulement sa typographie claire et agréable, ce sont les illustrations de Berthold Mahn.

Le nom de cet artiste est cher à tous ceux qui me lisent. Il ne nous suffit pas, pour justifier cette affection de dire qu'il est un de nos compagnons dans la lutte sociale. Tous ceux qui ont vu ses illustrations pour «Le Feu» Barbusse, pour les romans de

¹ Je m'aperçois que c'est la traduction que je possède !

Duhamel, pour les œuvres de Verlaine, pour le livre d'Aveline sur la Catalogne, pour Elimir Bourges, pour mon «... Et Cie» son album sur le «Vieux Colombier», magistralement préfacé par Jules Romains, ses planches récentes sur le «Quartier Latin», et tant d'œuvres variées où s'exprime la sensibilité la plus vraie, la plus fine, la plus aérée, la plus populaire et la plus aristocratique, sauront que Berthold Mahn devait réussir un étonnant «Don Quichotte».

Il a été en Espagne, il y a vécu, il y a pérégriné parcourant les itinéraires du Chevalier de la Triste Figure et de son écuyer. Il a compulsé les vieux documents, conversé avec Rodriguez Marin. Mais qu'importerait cette longue et studieuse préparation, si l'âme n'était pas là ?

J'ai dit pourquoi les deux nouvelles éditions de «Don Quichotte» qu'on nous donne enfin après un siècle de stagnation, me paraissent répondre à un besoin, combler une attente, et pourquoi cette résurrection du grand livre venait à son heure. Les cinq volumes où Berthold Mahn a versé le meilleur de lui-même marqueront aux yeux de tous cette proximité de Cervantès, cette actualité de Don Quichotte que j'ai essayé de montrer.

Il ne s'agit pas d'illustrations archaïques de reconstitution archéologique. Mahn, c'est l'homme d'aujourd'hui, l'ancien combattant, l'enfant de Paris qui relit Quichotte, le crayon à la main, et dont le crayon a su exprimer chemin faisant nos pensées, nos rêveries, nos tristesses et nos espérances à tous.